

JEAN BEAUMONT

Le fantôme des récifs



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 063

Le fantôme des récifs

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 492 : version 1.0

Le fantôme des récifs

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

À l'île Saint-Pierre, la ville porte le même nom.

Ville est un grand mot.

Gros village serait plus juste.

Et l'hôtel a plus les allures d'une auberge.

Une vingtaine de chambres, bâtisse de bois, bien chauffée par ailleurs, aux chambres propres et confortables ; même si elles ne sont pas des plus modernes.

En bas, salon où les clients peuvent s'asseoir, écouter la radio, deviser ensemble ou jouer aux cartes, lorsque dehors le vent souffle et tombe la pluie.

C'est familial.

Il y règne une certaine chaleur du cœur.

Et Diane, dès le premier jour, se sentit

heureuse.

Car elle trouvait ici une paix et un repos qui lui manquaient depuis longtemps.

Là où serait normalement le hall d'entrée d'une telle maison, en plein centre, il y avait le bureau, et un escalier menant aux étages.

Et puis, à droite, faisant pour ainsi dire pendant au salon de l'autre côté de la maison, la salle à manger.

Bien propre, coquette même, avec ses linoléums sur le parquet, ses petites tables aux nappes éblouissantes de blancheur, et au centre de chaque table un petit vase contenant des fleurs artificielles.

Mais bien faites les fleurs, et propres aussi.

Il y avait, répétons-le une atmosphère de famille qui n'était pas déplaisante du tout.

Diane y laissa détendre tous ses muscles.

Elle y but la paix, le repos.

Elle se prélassa dans les fauteuils, sortit à peine marcher sur la rue principale de l'endroit.

Ce n'était pas du « shopping » qu'elle venait faire ici mais une simple visite de curieuse.

Elle avait une quinzaine de jours de liberté, autant en profiter pleinement.

Même si c'était le tôt printemps, et qu'à Saint-Pierre, le père Hiver se préoccupait bien peu du calendrier.

En effet, le vent était encore très froid et balayait les îles.

Presque toute la neige était partie, mais on eut dit que le froid ne s'en trouvait qu'augmenté.

Il faisait bon et chaud dans l'hôtel. Diane s'y installa avec peu de goût d'aller courir la campagne pour tout de suite.

La semaine suivante, elle se promettait de louer un véhicule, de se trouver un guide et de faire la visite complète du petit archipel.

Mais pour l'instant, rien, le repos, la paix.

Au deuxième soir, cependant, elle vit, tôt après le souper, que le patron de l'hôtel voulait lui parler.

Il louvoyait dans sa direction.

Mais il semblait attendre que Diane fut seule.

Deux autres voyageurs, hommes mûrs, causaient à voix basse dans l'autre coin du salon.

Diane lisait son journal.

Puis, quand les hommes furent montés à leur chambre, le patron s'approcha.

Diane avait attendu par exprès...

Le patron étant nanti d'une patronne fort accorte et gaie, Diane s'en serait voulue de mettre ses charmes en œuvre pour séduire cet homme.

Mais elle ne pouvait tout de même pas oublier qu'il était fort intelligent, les yeux vifs, et qu'il n'était pas laid garçon du tout.

Une conversation en plein salon, au su de tous ne porte certes pas à penser mal...

Du moins, c'est le raisonnement qu'elle se faisait.

L'homme vint s'asseoir près d'elle.

Maintenant ils étaient seuls.

La patronne avait annoncé, une demi-heure plus tôt, qu'elle allait se coucher et avait fait ses bonsoirs.

– Mademoiselle Roy...

Diane sursauta.

Elle s'était enregistrée sous l'un de ses passeports de rechange, fournis par l'Interpol.

Elle voulait ici la paix et le faux nom en était une garantie.

Aussi, quand le patron, Monsieur Mignolet, s'adressa à elle par le nom de Roy, Diane fut estomaquée.

– Comment m'avez-vous appelée ? dit-elle. Je suis Dorothy Marvin...

Mais l'homme sourit en secouant la tête.

– Six ou sept fois par année, dit-il, des revues publient vos exploits. Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnue ?

Diane le regardait par en dessous, ne se compromettant pas encore.

– Et c'est connu que vous allez comme ça

chercher à vous reposer dans les endroits reculés.

Diane fit la moue.

– J’aurais mieux aimé que vous ne me reconnaissiez pas.

– Hélas, vous voyez, je n’ai pu faire autrement.

– Je vois bien.

– Et si je vous en parle, c’est que j’ai à vous proposer quelque chose... qui pourrait vous intéresser...

– Ah ! non, pas une aventure.

– Peut-être.

– Vous le dites vous-même, je suis ici pour me reposer.

– D’accord, mais au moins, écoutez ce que j’ai à vous dire.

– Je veux deux semaines de grand repos. Monsieur Mignolet, de grâce, essayez de comprendre.

L’homme devint sombre.

Il baissa la tête.

Une rage lui animait le visage.

– Il y a déjà longtemps que les insulaires ici la désirent, cette paix.

– Et ils ne l'ont pas ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Vous ne voulez pas que je vous en parle.

Diane hésita un moment.

Soit, c'était de se lancer dans autre chose.

Mais elle avait la curiosité en démangeaison.

Si elle allait manquer quelque chose d'intéressant.

Cette atmosphère de légende, ces hauts rocs battus de vagues, ces brumes, les plateaux des îles, et la maigre végétation, le vent froid, les hurlements de la mer, la nuit, lorsque les grandes brises la tourmentent...

Il y avait du frisson dans l'air.

Résignée au sort qui était maintenant le sien,

elle soupira.

– Allez, dit-elle, racontez-moi.

Mignolet eut un sourire joyeux.

– Vous m’écouteriez jusqu’au bout ?

– Nous verrons.

– Et vous allez nous aider ?

– Je ne m’engage à rien.

– Vous savez, quand j’ai dit aux gens que vous étiez ici...

– Quelles gens ?

– Les Saint-Pierrais.

– Vous ne leur avez pas dit que...

– Hélas, pouvais-je faire autrement ?

– Mon cher monsieur...

Il eut un geste de prière.

– Il y a si longtemps qu’ils espèrent de l’aide... et jamais ils n’auraient osé vous demander de venir ici... Mais puisque vous y êtes.

– C’est terrible, ce que vous m’imposez là.

– Mais je vous jure que c'est une aventure intéressante.

– Qu'en savez-vous ?

– Il y a deux ans que nous la vivons...

– Une aventure de quel genre ?

– Je me permets une question tout d'abord : croyez-vous aux fantômes ?

– Moi ? Évidemment que non.

– Je suis certain que vous y croirez quand j'aurai terminé mon récit.

– Il en faudrait de belles pour que j'y crois.

– Pourtant nous en avons un, ici.

– Et c'est là votre mystère ?

– C'est lui que nous vous demandons de combattre.

– Mon cher monsieur, vous en avez de bonnes !

– Si tous ceux de l'île venaient vous raconter, un à un, ce qui leur est arrivé...

– Je n'y croirais pas plus. Il n'y a pas de

fantômes.

– Mademoiselle, il y a un fantôme qui court les récifs, en bas du Grand Morne. Et il fait échouer les bateaux.

– Pour les piller ?

– Oui.

– C'est de la baraterie des anciens âges !

– N'est-ce pas ?

– Je crois aux hommes, mais non aux fantômes. D'abord, est-ce qu'un fantôme pillerait ? Que ferait-il de possessions terrestres...

– Je me suis mal expliqué. Celui qui danse sur les récifs et se lamente comme une âme en peine n'est peut-être pas un fantôme, un vrai. Mais il existe un être que nous nommons le Fantôme des récifs. Cet être promène une lueur falote au-dessus des récifs. Les bateaux la prennent pour la lumière à l'entrée de la baie de Saint-Pierre. Et ils viennent droit sur les récifs. Les survivants ne trouvent rien, ne voient rien. Ils viennent ici au village. Pendant qu'ils racontent l'aventure, leur bateau est pillé.

– C'est tout ?...

– Oui.

– Vous ne savez rien de plus ?

– Oui. Le fantôme va dévaliser des maisons, aussi. Il se promène sur les plateaux. Il terrorise avec ses cris, et sa lumière, les habitants qui fuient vers le village. Alors il dévalise les maisons.

– Et personne ne l'a jamais capturé ?

– Non.

– Pourtant, ce serait simple.

– Comment ?

– Il opère toujours au même endroit ?

– Vous voulez dire quant aux navires ?

– Oui.

– Oui, c'est toujours au même endroit.

– Alors si l'on postait quelqu'un en surveillance, on l'attraperait sûrement.

– On a essayé la chose. Pendant quinze jours, il s'est caché des volontaires. Le fantôme n'est

pas apparu.

– Et aussi, lorsqu’arrivent dans le village des marins naufragés, si l’on courait tout de suite vers les récifs, l’on attraperait le fantôme en flagrant délit de dévaliser.

– Nous avons essayé ça aussi, dit Mignolet avec un pâle sourire.

– Le fantôme n’était pas là ?

– Il n’y avait rien.

Diane se cala dans son fauteuil.

– Je conclus donc, mon cher, que le fantôme en question est quelqu’un du village.

– C’est ce que nous croyons aussi.

– Quelqu’un au courant de tous vos projets de surveillance ou de surprise... Vous avez tenté de patrouiller les mornes, les plateaux ?

– Oui.

– De surveiller les maisons isolées ?

– Oui.

– Qui était au courant de ces patrouilles et des

autres tentatives ?

– Évidemment, les volontaires puis le curé, le maire, le chef et les agents de police. Pas tous mais ceux en devoir.

– Donc le suspect est parmi ces gens.

– C'est aussi ma conclusion.

– Vous n'avez pas de nom à me suggérer ?

– Aucun.

– Il n'y a personne ici dans le village qui a soudain montré une abondance de biens ?

– Personne. Sauf deux, et ceux-là avaient des raisons tout à fait légitimes. D'ailleurs, le butin en question aurait été insignifiant, comparé aux argents qu'ils pouvaient faire avec leurs entreprises...

– Je vois.

– Non, je ne pourrais vous nommer aucun suspect.

– Vous dites que le butin n'est pas considérable mais vous ne pourriez l'estimer ?

– Oui, évidemment... Je suppose que si l'on se

mettait à calculer, cela représente la forte somme. Quoique, principalement, pour profiter du butin de pillage, il faut pouvoir le vendre.

– D'accord.

– Cette vente serait bien impossible ici, dans Saint-Pierre.

– Par cause du peu d'habitants ?

– Oui. Tous se connaissent. Et si quelqu'un se mettait à vendre ci ou ça, il lui faudrait de suite s'expliquer sur la provenance.

– Mais s'il vendait ailleurs ?

– Il faudrait un bateau pour transporter les choses...

– Et à Miquelon, aux autres îles ?

– Ils sont avertis. Rien n'a été mis en écoulement là.

– Alors nous devons conclure de deux choses l'une. Ou le suspect a un bateau et peut transporter son butin vers le Canada pour le vendre, ou alors il a une cache et attend le moment propice.

– J’opine pour la deuxième chose. C’est la plus pratique.

– Vous croyez ?

– Oui. Tous ceux qui ont des bateaux sont au-dessus de tout soupçon, je vous l’assure. Restent les autres. Or, si je faisais ce métier infâme, je préférerais cacher, le butin. Puis, une fois une quantité suffisante amassée, je traverserais de nuit vers le Canada pour aller l’y écouler.

– Faites-moi, à loisir, la liste des gens qui ont des bateaux.

– Avec plaisir. Il y a d’abord, moi.

– Bon.

—Je faisais la pêche autrefois. Je me suis acheté cet hôtel mais j’ai gardé ma barque, en l’aménageant comme bateau de plaisance.

– Pour vos clients ici ?

– Partiellement, oui. Et aussi pour promener ma petite famille.

– Vous allez au Canada, avec ça ?

– Oui. Surtout à Terre-Neuve.

– Bon. Et les autres ?

– Je vais vous préparer une liste. Il y a environ vingt-cinq bateaux au port. La plupart servent pour le transport ou la plaisance. Il n’y a plus de barques de pêche.

– Non ?

– À Miquelon, quelques-unes, mais vous savez, ce n’est plus notre gagne-pain, la pêche...

– Mais je croyais...

– Non. Nous faisons surtout du commerce de transit, et nous ravitaillons les flottes.

– Ah ! bon.

– Nous avons lâché la pêche, il y a une quinzaine d’années.

– Je me demandais de quoi vivaient les Saint-Pierrais.

– Surtout de manutention, de commerce de transit. Un peu d’exploitation minière et des carrières... Nous nous tirons bien d’affaires...

– Ces bateaux qui ont coulés sur les récifs, ce sont de gros navires ?

– Oh ! non, pas bête, notre fantôme des récifs. Les gros bateaux appartiennent à de grandes compagnies. L'enquête serait rondement menée. Il s'attaque plutôt à de petits caboteurs, des anciennes goélettes, des barques converties.

– Je vois.

– Moins de butin à la fois, mais la plupart de ces bateaux n'ont que le capitaine pour propriétaire et ne sont pas assurés.

– Pas de risque pour le fantôme.

– Tout juste.

– Alors préparez-moi la liste, demain je m'en occupe.

– Donc, vous prenez l'affaire en mains ?

– Oui.

– Oh ! comme je suis heureux. Et comme les Saint-Pierrais seront contents !

– Tant mieux ! Mais je vous jure que j'aurais grandement préféré me reposer.

– Je sais et si vous réussissez à nous débarrasser de ce fléau, nous ferons tout en notre

pouvoir pour que votre séjour ici soit le plus
paisible possible.

II

Le lendemain matin, Diane entreprit le travail.

Mais à sa façon à elle et non selon les méthodes policières normales.

Une grande partie de ses succès était due surtout à l'intuition.

Elle s'en fut donc au port et s'y promena, examinant les bateaux amarrés.

Il y avait là toute une variété de navires, la plupart petits.

Coques de bois, coques de métal, caboteurs de deux cents, trois cents tonnes, barges de mer, remorqueurs de faibles puissances.

Deux des bateaux attirèrent son attention pour une raison toute simple. Ils semblaient être en condition parfaite et en usage régulier.

L'un d'entre eux, d'après la liste qu'elle tenait à la main, était le Poséidon, la barque convertie

de Mignolet, l'hôtelier.

L'autre se nommait le Grand Espoir, et appartenait à un Saint-Pierrais que la liste n'identifiait pas plus avant et qui se nommait Detreich.

C'était encore l'intuition qui jouait.

Diane n'aurait pu expliquer exactement pourquoi ces deux navires l'intéressaient.

Ils n'étaient absolument les seuls qui semblaient en état d'usage.

Mais c'était vers eux qu'elle était attirée,

Un vieux Saint-Pierrais était assis sur une caisse, le long du quai.

Il fumait sa pipe en regardant la mer.

Diane alla se tenir non loin de lui pour examiner plus avant le Grand Espoir.

La voix du vieux la fit sursauter tout à coup.

– Vous êtes la fille qui va se battre contre le fantôme ?

Diable, les nouvelles couraient vite.

Diane se retourna lentement, contente de cette chance de causer avec le vieillard.

– Oui, dit-elle, mais tout en restant sur ses gardes.

– Je vous souhaite de la chance.

Le vieux secoua précautionneusement sa pipe sur le flanc de la caisse.

– Merci, répondit Diane.

Elle savait qu'il ne fallait pas brusquer les choses.

Le vieux avait évidemment quelque chose à dire.

Mais il prenait son temps, comme c'est la façon de tous ceux qui ont le temps devant eux.

– Vous pensez réussir ?

– Je l'espère.

– C'est dur, se battre contre un fantôme.

– Pensez-vous vraiment que c'est un fantôme ?

Le vieux hocha la tête.

- Les gens disent que c'en est un.
- Mais votre idée, à vous ?
- Un vieux comme moi, les idées sont rares.
- Vous détournez le sujet.
- Moi, je vais d'après les faits, dit le vieux.
- Quels faits ?
- Les bateaux périssent sur les récifs... C'est supposé qu'un fantôme les attire là.
- Les fantômes, ça fait du pillage ?
- Les fantômes dont j'ai entendu parler, dans ma jeunesse, il était pas question de pillage, dit le vieil homme.
- Donc, notre fantôme présent n'en est pas un ?
- Un fantôme qui fait du pillage, c'est un fantôme d'une nouvelle sorte, en ce qui me concerne.
- Mais c'est encore un fantôme.

Le vieux cracha par terre.

Un éclair de malice luisait dans ses yeux.

– Je fais comme les gens de l'île, moi.

– Et que font-ils ?

– Les choses qu'ils comprennent pas, ils disent que ce sont des fantômes.

– Une solution facile.

– Plus facile en tout cas que de chercher un coupable.

– Vous croyez qu'ils auraient pu chercher mieux ?

– Oui.

– Tiens, j'aimerais vous entendre dire de quelle façon ils pourraient chercher mieux ?

Le vieux regarda Diane par en-dessous.

Cette fois, plus de malice dans le regard.

Mais ce qui semblait être une sorte de désespoir.

– C'est si facile, quand on veut s'en donner la peine...

– Qu'est-ce qui est facile ?

– Mademoiselle, pensez à une chose. Vous

êtes une fille, mais vous me paraissez intelligente... Dix-huit bateaux sont venus périr sur les récifs ! À ce qu'il paraît, la cargaison de chacun était dans les vingt à trente tonnes, en moyenne. Partie des épaves, disparue chaque cargaison. Calculez. Ça fait 540 tonnes à peu près. Pas loin d'un million de livres, et même plus, de marchandises...

– Oui, oui, continuez.

– Un homme tout seul ne peut faire ça. Et ensuite, il n'y a pas de place sur l'île pour cacher tout ça. Reste donc que la marchandise a pris le bord du Canada.

– Oui, c'est à déduire.

– Dans une bonne barque solide.

– Oui.

– Une barque qui sort assez souvent pour pas éveiller les soupçons.

– C'est vrai.

– Partez de ça, vous arriverez facilement à une déduction.

Il retomba dans le silence.

Dans le jour gris, les mouettes lançaient leurs cris rauques.

La respiration de la mer venait mourir dans la rade, balançant doucement toutes les barques amarrées là.

– Ça me rappelle l’histoire du bedeau de Transac, fit le vieux soudain.

– Qu’est-ce qu’il faisait, le bedeau de Transac ?

– Transac est un village en France, J’ai des parents là... Le bedeau faisait son travail et le faisait bien. Un jour, il a mis le feu à l’église, puis il est arrivé en courant sur la place, il a crié au feu, Il a aidé les gens à courir avec des seaux d’eau. Il a même risqué sa vie pour sauver les Saintes Espèces...

– Un drôle de bedeau.

– Plus drôle encore que vous ne croyez. Il avait mis le feu avec une branche huilée, transformée en torche. Il a combattu le feu pendant une heure en tenant la branche à la main.

Il y a des gens qui disent qu'en rentrant dans l'église avec un seau d'eau, il éteignait ici, et remettait le feu là. On l'a enfermé, comme fou. Mais je me demande ce qui serait arrivé si le maître d'école n'avait pas trouvé le manège étrange. Car personne autre ne s'en apercevait.

– Il a fallu le maître d'école...

– Oui.

– Est-ce une parabole ?

Le vieux eut un sourire espiègle.

– Peut-être...

– J'y réfléchirai.

Le vieux montra la rade, les barques...

– La solution est là...

– Puis, du pouce, il montra derrière son épaule en direction de la ville.

– Et là.

– Là ? Dans la ville ?

– Oui.

– Mais vous, est-ce que vous la connaissez, la

solution ?

– Non... répondit le vieillard.

– Alors ?

– Je déduis. Je fais ce que vous aurez à faire. Je déduis. Je passe mes journées ici. J'ai le temps de penser, de réfléchir.

– Et c'est votre déduction, ce que vous me disiez ?

– Oui.

– Ainsi que la parabole ?

– Oui.

Voyant qu'elle n'en tirerait rien autre, Diane prit congé du vieillard.

Et elle revint vers la ville.

À l'hôtel, elle attira Mignolet hors de portée des autres gens.

– Jusqu'ici, monsieur Mignolet, dans cette affaire de fantôme, vous avez agi en manière de comité, n'est-ce pas ?

– Oui. Le maire et moi, le chef de police et

quelques autres.

– Me serait-il possible de rencontrer ce comité ?

– Oui, évidemment,

– Aujourd’hui même ? Il consulta sa montre.

– Il n’est pas encore midi... Quand voulez-vous ? Cet après-midi ? Ce soir ?

– Cet après-midi. Le plus tôt sera le mieux.

– D’accord. Je m’en occupe.

– Me serait-il possible d’avoir mon repas à ma chambre, ce midi ?

– Mais oui.

– Je voudrais réfléchir.

– Entendu.

Diane monta à sa chambre.

Elle avait surtout besoin de réfléchir à ce que lui avait dit le vieux sur le quai.

À la parabole concernant le bedeau de Transac.

Elle s’installa dans le petit fauteuil près de la

fenêtre.

Dehors, une pluie fine tombait, poussée par le vent.

Mais ici, dans la chambre, régnait une douce chaleur.

Confortablement installée, Diane repensa toute l'affaire.

À une heure, Mignolet vint frapper à la porte de chambre.

— Nous serons tous réunis ici à l'hôtel, dans la salle à manger à quatre heures, dit-il.

— Très bien. Maintenant, autre chose.

— Je suis à votre service.

— Avant cette assemblée, je voudrais voir l'endroit exact où les naufrages se produisent.

— Certainement.

— L'endroit des apparitions du fantôme.

— D'accord.

— Quelqu'un pourrait-il me conduire là immédiatement ?

– Sabin Lesfort et sa jeep, oui.

– Vous vous en occupez ?

– Oui, et je reviens dans quelques minutes vous mettre au courant.

– Très bien.

Mignolet parti, Diane se changea.

Elle endossa des pantalons chauds, un chandail à col roulé, prit dans ses valises un solide coupe-vent de suède.

Elle était parée pour toutes les températures.

À deux heures elle partait en jeep vers l'endroit des naufrages, situé à une dizaine de milles de Saint-Pierre.

III

C'était une sorte de grande baie large, parsemée de récifs.

À marée basse, une grande partie du fond était à découvert.

À marée haute, l'on pouvait sûrement se promener partout dans la baie en sautant d'une pierre à l'autre.

Cela expliquait l'apparence fantomatique d'une ombre sautant ainsi, lançant quelque cri lugubre, et agitant une lanterne.

Du large, cela ressemblait à un phare.

Et les bateaux venaient se jeter sur les récifs.

Debout en haut d'un promontoire avec son compagnon, Diane resta longtemps à contempler l'endroit.

Il y avait des murailles, falaises abruptes, de l'autre côté, sur le pan gauche de la baie en

regardant vers la mer.

Falaise à la paroi tourmentée, bosselée, d'où surgissaient des formations rocheuses aux formes bizarres.

Diane était sûre que quelque part là-dedans il y avait une ouverture donnant sur quelque caverne insoupçonnée.

Au pied même de cette falaise, il n'y avait pas de récifs, mais une sorte de plat de granit, flanqué d'une langue de mer faite sûrement d'eau assez profonde.

Un quai naturel, en somme.

Et Diane imagina, la nuit, une barque s'y amarrant. De la grotte dans la paroi, la marchandise descendue, chargée à bord de la barque.

Les écoutilles bien fermées, la barque retournée à la rade de Saint-Pierre.

Au matin, le plus naturellement du monde, la barque prend la mer pour aller en Canada, à deux heures de distance.

– Après... ?

Qui pouvait le savoir ?

Retour au soir, la cargaison vendue à prix en vrac.

Vraiment un moyen facile de s'enrichir en peu de temps.

La vente en vrac ne rapportant que deux cents dollars la tonne, et déjà une fortune dans l'ordre de cent mille dollars était élaborée.

Et certaines cargaisons devaient sûrement rapporter plus que cela.

Le compagnon de Diane était un grand jeune homme, blond, aux yeux bleus comme la mer.

Il ne bougeait pas, il examinait aussi.

– Tu es au courant de cette histoire de fantôme ? demanda Diane.

– Comme tout le monde, oui.

– Tu l'as déjà vu ?

– Moi, non.

– Tu connais quelqu'un qui l'a vu ?

– Non.

– Ah !

– Je veux dire, bien des gens en parlent. Mais je ne sais pas vraiment qui l’a déjà vu, ce fantôme.

– C’est bizarre, je croyais que tout le monde à peu près l’avait déjà vu.

– Pas tout le monde...

– Les fermiers chassés de leur demeure ?

– Ils ont entendu le fantôme mais je crois qu’ils ne l’ont pas vu...

– Et ç’aurait pu être le vent.

Le grand garçon se mit à rire.

– C’est ce que je leur dis, moi, mais ils s’en offusquent.

– Mais qui a pu le décrire si bien, puisque personne ne l’a vu ?

– Il y a Detreich qui en parle familièrement, et Mignolet, l’hôtelier.

– Eux l’ont vu ?

– Je ne sais pas. Mais ils parlent comme s’ils

l'avaient vu, oui.

– Et le maire ? La Police ?

– Je ne sais pas... Faut dire que je ne fréquente pas la haute, moi. J'ai d'autres soucis.

– Je vois...

Diane fit le tour du promontoire surplombant la baie puis arriva au bord même de la falaise abrupte.

Elle se pencha, essaya de voir la paroi.

Mais du haut on ne voyait rien.

– Nous allons descendre sur la grève, dit-elle..
Tiens, par là.

Elle montrait un chemin, un sentier plutôt, qui dévalait la pente opposée, plus douce, et rejoignait les galets en bas.

Il la suivit.

Sur la grève, l'on se rendait encore plus compte combien il était facile de courir d'un récif à l'autre, bord en bord de la baie.

Mais on ne distinguait pas plus si dans la falaise il y avait une faille quelconque, une entrée

de grotte.

Il y avait trop d'aspérité dans la paroi pour que ce soit facilement visible.

Songeuse, Diane reprit le sentier pour regagner les hauteurs et la jeep.

Il était un peu passé trois heures.

– J'en ai assez vu pour tout de suite, dit-elle à Sabin.

Il hocha la tête.

– Je ne sais comment vous pouvez tirer des renseignements de ce que nous venons de voir...

– Pourtant certaines choses étaient éloquentes...

– Lesquelles ?

– Permets-moi de garder le secret pour tout de suite.

Il ne montra pas d'humeur. Plutôt, il se mit à rire.

– On se croirait dans un film policier.

Dans la jeep, capote en place, ils furent à l'abri

de la pluie fine et froide.

Malgré ses vêtements chauds, Diane avait le frisson.

– Je vais me dépêcher, dit Sabin, vous avez froid.

– J’ai hâte d’être à la chaleur, oui.

– Filons.

Une demi-heure plus tard, Diane était de retour à l’hôtel.

– Et puis, fit Mignolet qui vint à ses devants, vous êtes contente de votre excursion ?

– Oui... Oui, j’ai appris bien des choses.

– Tant mieux ? Tant mieux...

– Le secret n’est pas trop difficile à découvrir.

– J’en suis fort heureux. Ah ! si nous pouvons nous débarrasser de ce fantôme, de ce pirate !

– Je crois que ce sera possible.

– Ah ! que j’en suis heureux !... Écoutez, mes gens ne sont pas arrivés...

– Je vais en profiter pour me changer... Et

voulez-vous me faire préparer un vin chaud, au poivre et à la cannelle ? Mais une double portion, je vous prie.

– Il faisait froid, là-bas ?

– Oui, surtout que nous avons exploré la falaise !

– Vous avez exploré la falaise ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Parce que le secret, il est là...

– Vous croyez vraiment ?

– Oui, je le crois.

Mignolet s'excusa et alla commander le vin chaud.

Nous reparlerons de cette falaise, dit-il avant de quitter le hall. La chose m'intéresse. C'est une possibilité toute nouvelle.

– C'est la seule chose, fit Diane d'une voix grave.

Puis elle monta se changer.

Comme il faisait bon et chaud dans l'hôtel, elle endossa une jupe circulaire aux jupons dentelés à profusion.

Et une blouse de nylon.

Sous la blouse, un soutien-gorge de nylon aussi.

Les deux transparences n'arrivaient pas à produire une opacité, comme c'est souvent le cas.

Et montraient, avec évidence, la pointe sensuelle, le médaillon sombre, l'objet même des désirs les plus suaves...

On loucherait, elle le savait, à l'assemblée...

Le miroir révélait bien cette transparence.

Subconsciemment, Diane avait un but.

Elle espérait que la fascination exercée par cette blouse et les trésors révélés empêcheraient certains assistants d'être sur leurs gardes.

Elle descendit donc.

Dans le hall, elle fit vraiment sensation.

La femme de Mignolet lui jeta un regard bizarre.

Surprise ? Et aussi un sentiment que Diane ne put définir.

Les yeux de la femme ne quittaient pas la blouse.

Mignolet, lui, sembla frappé au plus profond de son être.

Son désir avait peine à être dissimulé.

Les mains lui en tremblaient.

Et la sécheresse de sa gorge, quand il parlait, avait aussi son éloquence.

– Les gens sont arrivés ?

– Oui. Ils sont tous dans la salle à manger.

Là aussi la blouse de Diane fit sensation.

Et dès les premières phrases de la discussion, elle se rendit compte qu'elle avait obtenu l'effet escompté.

Les hommes semblaient sidérés.

Fascinés par le spectacle s'offrant à leurs yeux.

– Si vous voulez, examinons la situation,

déclara Diane. Si je vous ai réunis ici aujourd'hui, c'est que j'ai besoin de savoir quelque chose.

On était prêt à tout dire, tout discuter.

Jamais elle n'avait connu autant d'empressement.

Les femmes de Saint-Pierre sont souvent jolies.

Mais le climat n'est pas propice aux vêtements clairs.

Et les hommes sont privés de ces apparitions, genre Diane.

Jointe à la beauté, cette sorte d'impudicité demi-voilée les estomaquait.

L'on s'installa autour de deux tables.

Il y avait le préfet, d'après les présentations de Mignolet.

Puis le maire, le chef de police, ensuite Detreich, un citoyen rentier de Saint-Pierre, et un marchand du village, du nom de Nestor.

– Vous avez souvent mis sur pied des

battues ? demanda Diane au chef de police.

C'était un gros homme aux yeux porcins, aux lèvres épaisses et humides.

– Oui. Sept ou huit fois.

– Sans rien trouver ?

– Sans rien trouver.

– Et vos hommes n'ont jamais vu le fantôme ?

– Non.

Diane s'adressa au groupe.

– Qui de vous a déjà vu le fantôme ?

– Moi, dit Mignolet.

– Et moi, fit Detreich.

Diane regarda les autres.

– Personne à part ça ?

– Personne répondit le maire, un grand homme sec, au visage osseux.

– Maintenant revenons aux expéditions. Chaque fois que vous vous êtes décidés à aller à la chasse au fantôme, comment se prenait la décision ?

– Que voulez-vous dire ?

– Où se prenait-elle, qui la prenait ?

– Nous, ici.

– Vous tous ?

– Oui.

– Dans tous les cas ?

– À peu près.

– Et les fois où vous n'avez pas été au complet, qui manquait ?

– Moi, dit le maire.

– Donc, à l'exclusion du maire, voici que le préfet, le chef de police, Messieurs Nestor, Detreich et Mignolet étaient au courant de chaque raid ?

– Oui.

Nestor s'était raidi.

– À quoi voulez-vous en venir, mademoiselle ?

Diane sourit.

– Ce n'est la sorte de questions que j'aurais

espérée, dit le marchand d'un ton offensé. Vous devriez être là-bas, à explorer, à trouver des indices. Nous sommes d'honorables citoyens, et il me semble que c'est NOUS qui sommes questionnés dans le moment. Je trouve cela très illogique.

Sa tirade finie, il regarda les autres en cherchant leur approbation.

– Je crois au contraire, dit Mignolet, que mademoiselle Roy doit être laissée libre d'agir à sa guise. Elle a beaucoup plus d'expérience que nous en la matière. Et puis nous devons lui apporter notre pleine coopération.

Il hocha la tête.

– C'est d'abord de trouver un suspect qui est important.

– Parmi nous ? s'écria Nestor.

– N'importe où, rétorqua Mignolet.

– La justice doit suivre son cours, dit sentencieusement le préfet.

– C'est très juste, souligna Diane.

– Et si le suspect est ici, dans cette salle, ou ailleurs, nous devons souhaiter que mademoiselle Diane l'apprenne au plus vite. Elle pourra mieux nous débarrasser du fantôme.

– Bien dit, approuva Detreich.

– Je continue donc, fit Diane. Et je déduis le point suivant. Chaque raid a été manqué. Le fantôme n'était jamais là. Nous pouvons donc croire qu'il SAVAIT quand auraient lieu les raids...

Ils se regardèrent tous d'un air stupéfait.

Diane s'amusait en son for intérieur.

En questions policières, ces gens étaient vraiment naïfs.

Ce qu'elle leur exposait là était élémentaire.

– Or, vous souvenez-vous d'avoir gardé le secret des raids ?

– Mais oui, dit le chef de police, c'était essentiel.

– Personne n'a parlé au dehors ?

Ils secouèrent tous la tête.

– Donc, conclut Diane, nous pouvons être sûrs

d'une chose. À l'exception du maire, qui n'a pas été présent à toutes les assemblées punitives, chacun de vous savait quand aurait lieu le raid suivant.

– Oui, dit le préfet, naturellement, puisque nous les organisons.

– Et tout de même le fantôme était averti.

Ils se regardèrent une fois de plus d'un air stupéfait.

– Vous voyez ma déduction, continua Diane.

– Je la vois sans la voir, dit le préfet. Est-ce que vous prétendez que...

– Je prétends que, si l'on excepte le maire, n'importe lequel de vous tous peut être le fantôme. Qu'en fait, le fantôme est parmi nous.

Elle se leva.

– Demain, je vous dirai qui est le fantôme. Vous ferez ensuite ce que vous voudrez.

Puis, virant les talons, elle sortit, et monta à sa chambre.

Laissés seuls, les hommes semblaient comme

assommés.

Le maire regardait tous les visages.

L'un après l'autre.

Comme s'il cherchait à y lire la culpabilité.

Le préfet, nerveux, jouait avec un carton d'allumettes qu'il déchiquetait en gestes rageurs.

Le chef de police aussi les regardait tour à tour, se mâchant la lèvre.

Dans sa chambre, Diane attendait.

IV

Mignolet vint frapper à la porte quelques minutes plus tard.

– Vous n’y allez pas de main morte, dit-il.

Il souriait.

Mais lui aussi était nerveux.

– Vous savez, c’est comme pour les serpents à sonnette, dit Diane.

– En quel sens ?

Quand le serpent se cache au fond de son terrier, il est important de le faire sortir.

– Je comprends.

– Un bâton, de la fumée, n’importe quel moyen, pourvu qu’il sorte.

– Et vous croyez l’avoir fait sortir ?

– Je le crois, oui.

– Donc, vous savez qui est le fantôme ?

Diane se mit à rire.

– Vous allez vite en affaires, vous ! Attendez !

Le serpent est sorti, mais il se cache encore sous les feuilles.

– Et comment allez-vous le mener au grand jour, maintenant ?

– J’ai plusieurs moyens.

– Puis-je...

– Les connaître ? Monsieur Mignolet, je vous en prie, ne me mettez pas dans des situations difficiles. Tout à coup je me tromperais ? Non, il vaut mieux me laisser un peu plus de temps.

– Oh ! d’accord. Ma question était un peu stupide.

– Disons surtout qu’elle était prématurée.

– Je m’en excuse.

– Il n’y a pas de quoi... Et maintenant, passons au deuxième stage de l’affaire. Vous êtes libre ce soir ?

– Libre ? Oui...

– J'ai le pressentiment que le fantôme va opérer, ce soir.

– Croyez-vous ?

– Oui, je le crois.

– Et que voulez-vous faire ?

– Je voudrais que tous deux nous allions à la baie, que nous nous postions là, bien armés. Et que nous tentions de le prendre au fait.

– C'est une idée...

– Voyez-vous, si personne d'autre est au courant, seulement nous deux, je crois que ce sera un coup très habile à porter au fantôme, s'il a l'intention de faire périr un autre navire ce soir.

– Il y a justement un petit caboteur qui est parti de Sydney et qui se dirige vers Saint-Pierre.

– Comment le savez-vous ?

– Un message radiophonique de son capitaine. Il voudrait coucher à terre, à mon hôtel ce soir.

– Je vois.

Mignolet était soucieux.

– Ce serait une forte belle prise pour le Fantôme. Le navire fait le transbordement de whisky écossais. Trois cents caisses, je crois. Un coup de choix pour le fantôme...

– Oui, c'est vrai.

– Votre plan a peut-être du bon.

– L'essentiel, c'est la discrétion.

– Comptez sur moi.

– N'en parlez à personne. Vers onze heures, quand la ville dormira, nous prendrons le chemin de la baie. Ça vous va ?

– Parfaitement.

– Vous avez deux carabines à longue portée ?

– Oui.

– Avec mire ?

– Oui.

– Et des balles ?

– Plusieurs centaines.

– Nous avons donc tout ce qu'il faut. Moi mon revolver en plus...

– Et j’apporte le mien !

– Je devrais, conclut Diane, éclaircir le mystère du fantôme ce soir.

– Dommage que le temps soit couvert, c’est un soir de pleine lune.

– Dommage mais pas irréparable.

– Alors, nous partons donc à onze heures, demanda Mignolet.

– Oui. Et de nouveau, le secret le plus absolu. Ne dites rien, pas même à votre femme.

– Je serai muet comme la tombe. Comptez sur moi.

– Je me repose jusqu’à ce moment-là, déclara Diane.

– Entendu. Vous voulez manger à votre chambre ?

– S’il vous plaît...

– Ma femme vous montera un plateau.

– Merci.

Mignolet parti, Diane s’étendit sur le lit et se

laissa lentement gagner par le sommeil.

Elle allait s'endormir quand des coups à la porte la réveillèrent.

Elle se leva, se chassant le sommeil de la tête.

Le chef de police était là.

– Je puis vous voir un moment ?

– Certainement, entrez.

Il alla s'asseoir près de la fenêtre.

– Je ne vous dérange pas, fit-il en regardant le lit défait.

– Je ne dormais pas, mentit Diane.

Elle se demandait ce que cet homme venait faire, au juste.

– Vous savez, je m'excuse grandement, dit-il.

– Mais de quoi ?

– C'est moi qui vous ai reconnue, vous savez.

– Oui ? Je croyais que c'était Mignolet ?

– Non, c'est moi. Et c'est moi qui lui ai suggéré de vous parler du fantôme.

– Ah !

– Il ne voulait pas. Il disait que vous étiez ici pour vous reposer, que cette petite histoire ne vous intéresserait pas. Naturellement, il protège ses clients.

– Naturellement.

– Si je ne vous avais pas reconnue, vous seriez à vous reposer sans avoir de préoccupation au sujet du fantôme.

– C'est vrai.

– Mais j'ai tellement insisté, et le préfet avec moi, que finalement il a consenti à vous parler de la chose... Mais je voyais bien que ça l'embêtait d'importuner une cliente. Alors, j'ai cru bon vous dire que c'est entièrement notre faute, au préfet à moi, si vous avez été enrôlée dans cette histoire...

– J'en suis contente. Ne vous excusez pas. Jusqu'à date, l'aventure me plaît.

– Et... vous faites des progrès ? Oh ! je sais que vous avez vos méthodes. Je ne les comprends pas beaucoup mais vous avez la réputation de ne jamais manquer votre coup...

– Ça me réussit, en effet.

– Et, pour le fantôme, vous réussirez aussi ?

– Oh ! mais oui... mais oui... Tiens, je vous dirai plus encore. Je vous dirai que dans le moment, je sais parfaitement bien qui est le fantôme.

– Ah !

– Oui !

– Mais dites-le moi, je l'arrête tout de suite !

– Oh ! que non, mon cher ! Reste quelques petits éléments de preuve à ramasser... Ensuite, je communiquerai avec vous.

– Mais vous savez qui c'est ?

– Oui.

– Un du groupe qui était en bas ?

– Oui.

– Ah ! vous me faites mourir d'impatience...

– Et pourtant, cher monsieur, vous devriez, vous aussi, savoir qui est le fantôme. C'est une vérité qui devrait vous sauter aux yeux...

Le visage rouge, se sentant rabroué, et

ressentant une sorte de rage qui montait en lui, le chef de police prit congé.

Seule de nouveau, Diane sourit.

Elle avait hâte au soir, à la baie... Cela promettait d'être une aventure de tout premier ordre.

Elle se coucha donc de nouveau, et dormit jusqu'à ce que madame Mignolet vienne frapper à sa porte, portant un plateau dans les mains.

V

Il faisait encore une bruine froide.

La mer moutonnait, et l'on ne voyait que ses crêtes blanches lorsqu'elles venaient se briser sur les récifs.

Le ciel était invisible, et c'était à peine si Diane pouvait distinguer le fond de la baie.

À leur arrivée, c'est Mignolet qui avait suggéré une surveillance à deux points.

– Vous à ce bout-ci, dit-il, et moi je vais me poster au-dessus de la falaise, là-bas.

– C'est bien pensé.

– Et ainsi nous pourrons prendre le fantôme en enfilade, s'il se montre.

Il soupira.

– Espérons que nous pourrons viser...

Diane hocha la tête.

– Avec une mire télescopique ça ne pose pas trop problèmes.

– Mais moi, je manque d’habitude...

– Vous ferez votre possible, déclara Diane.

– Je vais prendre mon poste.

– Très bien.

Il disparut dans le noir.

Diane l’entendit marcher pendant un temps, puis plus rien...

La surveillance commença.

Il était onze heures trente quand ils arrivèrent au poste.

À minuit, les événements devaient se produire.

Durant la soirée, Diane avait vérifié la position du petit caboteur.

(Elle avait même fait envoyer, secrètement, un message au capitaine lui enjoignant de se méfier.)

Selon les calculs, il arriverait au large de la baie vers minuit quinze.

Or, elle supposait qu’à minuit, si fantôme il

était pour y avoir, fantôme il y aurait.

Le cadran lumineux de sa montre la tenait en alerte.

À minuit moins cinq, rien n'avait encore bougé.

À minuit tapant, elle entendit une sorte de plainte aiguë venant des récifs.

Et sitôt la plainte, elle vit une forme sombre, très mince et longue, qui sautait d'une pierre à l'autre.

Et en sautant, la forme agitait une lanterne.

C'était exactement tel que la description de Mignolet.

Diane ne tira pas.

Un sourire aux lèvres, elle s'installa confortablement, le dos contre un rocher et attendit.

Le fantôme sautait toujours.

Mignolet non plus, ne tirait pas.

Puis, la lanterne s'immobilisa, comme suspendue.

Là-bas, au large, apparaissaient le feu vert et le feu rouge d'un navire piquant vers Saint-Pierre.

La lanterne était parfaitement immobile.

Diane comprit que des capitaines aient pu s'y tromper.

C'était le même feu qui brillait à l'entrée du port de Saint-Pierre.

Il suffit d'une fausse manœuvre dans de tels cas.

Bien sûr, s'approchant, un capitaine se rend compte de son erreur. Mais à ce moment, il est trop tard, surtout pour un petit navire.

Le reflux et le flux de la mer, battant les côtes, entraînent le vaisseau.

Les machines sont rarement assez fortes pour résister.

Ce capitaine-là était averti, cependant, et Diane vit qu'il continuait sa marche oblique vers Saint-Pierre, n'attachant aucune autorité au feu qui lui était montré.

Le fantôme ne bougeait toujours pas.

Diane attendit.

Le navire passa, au loin, s'éloigna de la portée du feu.

C'était fini, le coup était manqué.

Le fantôme disparut soudain.

Dix minutes plus tard, Mignolet arrivait tout essoufflé.

– Vous avez vu ? dit-il.

– Oui

– Le fantôme.

– Oui, je l'ai vu.

– Il avait un feu pour attirer le navire...

– Mais le navire n'est pas venu.

– Non, le fantôme a manqué son coup.

Mignolet exultait.

Il ne se tenait pas de joie.

– Voilà au moins un navire de sauvé ! Voilà une fois que le fantôme n'aura pas eu sa proie.

– J’en suis contente moi aussi.

Mignolet se rembrunit soudain.

– Mais pourquoi n’avez-vous pas tiré ?
demanda-t-il.

– Et vous ? fit Diane.

– J’attendais voir si vous tireriez la première.

– Non, j’avais un autre plan.

– Ah ! oui ?

– Je n’ai pas tiré, ce n’était pas nécessaire.

– Pas nécessaire ?

– C’est ce que j’ai dit.

– Mais si nous avions tiré, nous tiendrions le
fantôme. Nous saurions qui c’est.

– Nous n’avons pas besoin de tirer...

– Non ?

– Non. Je sais qui c’est le fantôme maintenant.

– Ah ! vous savez qui c’est ?

– Oui.

– Vous n’avez pas perdu de temps.

– Dans le métier que je fais, je n'ai pas de temps à perdre.

– Je vois ça... C'est la ville qui va être contente.

– N'est-ce pas ?

– Personne ne s'attendait à ce que ça se fasse aussi vite.

– Tant mieux. L'élément de surprise n'est jamais mauvais.

– Et vous avez des preuves ? Parce qu'enfin, les preuves sont essentielles...

– Oh ! j'ai toutes les preuves qu'il me faut.

– Tant mieux. L'élément de surprise n'est jamais mauvais.

– Nous retournons à l'hôtel.

– C'est tout ? Et le fantôme ? Il est encore en bas, probablement. Nous n'allons pas le capturer ?

– Non...

– C'est bizarre. Je ne comprends pas comment vous voulez procéder, vous savez.

– Oh ! selon la logique.

– La vôtre, parce que pour ma part, je m’y perds.

– Le fantôme est un des hommes qui étaient cet après-midi à l’assemblée. Nous retournons à l’hôtel, et vous allez me chercher tout ce monde-là.

– Si tard dans la nuit ?

– Oui.

– Bon.

– Quand ils seront réunis, je mettrai le fantôme en accusation.

– Et... à moi, vous ne pourriez dire qui c’est ?

– Pourquoi ? fit Diane en riant. Laissez-moi donc le plaisir de faire un peu de mélodrame.

– Oh ! ce que je disais, c’était...

– Je comprends votre curiosité. Elle est plus que légitime. Mais ce n’est pas ici que ça se fera. Ça se fera chez vous, dans votre hôtel, et je veux que tous les gens de cet après-midi soient là...

– Très bien.

– Nous retournons ?

– Oui, comme vous voudrez.

Ils montèrent à bord du jeep et entreprirent la route rocailleuse menant à Saint-Pierre.

Mignolet conduisait en fredonnant doucement.

À une courbe où le chemin suivait le bord extrême de la falaise, le jeep fit une embardée.

Mignolet cria :

– Hé !

Diane avait déjà sauté hors du véhicule et Mignolet eut toute peine à le remettre sur le droit chemin.

En sautant, Diane avait accompli un miracle.

Elle n'avait, pour toucher et reprendre son équilibre, que quelques pieds seulement, fournis par l'embardée du jeep.

Un pied plus loin, c'était l'abîme.

Une falaise à pic d'une centaine de pieds.

Et au bas, le roc.

La mort certaine, en somme.

Elle remonta à bord du jeep et fut soulagée de constater que le chemin laissait le bord de la mer et allait entrer par l'arrière de Saint-Pierre.

Il n'y eut pas d'autre incident.

Dans l'hôtel, Mignolet alluma les lumières du salon.

– Vous allez me réveiller nos gens ? demanda Diane.

Carabine en main, il se dirigea vers la porte.

– Vous avez peur des loups ? dit Diane en riant.

L'homme ne parut pas comprendre, puis, se rendant compte qu'il était armé, il éclata de rire.

– C'est bête, je parlais comme ça. De quoi terroriser nos amis, Vous me voyez, aller les réveiller carabine au poing ?

Il revint sur ses pas, déposa l'arme sur le comptoir, à côté de celle qu'avait utilisé Diane.

– Je vais faire aussi vite que possible.

Il montra la porte de la cuisine.

– Je ne veux pas éveiller les gens de l'hôtel,

dit-il, mais si vous voulez aller vous faire du café dans la cuisine, ne vous gênez pas.

– Je vais en faire pour tout le monde, répliqua Diane.

– C'est une bonne idée. Je reviens aussi vite que possible.

– Très bien.

– Voulez-vous le maire aussi ? Vous semblez l'exclure.

– Non, le maire aussi. Il faut qu'il soit là...

– Fort bien. Je reviens...

Il sortit.

Et Diane resta seule, avec un drôle de sourire sur les lèvres.

Dans la cuisine, bizarrement, elle n'alluma pas la lumière pour faire le café.

Et elle attendit dans le noir que tous furent arrivés et installés dans le salon.

Comme Mignolet arriva en dernier, traînant derrière lui le chef de police au visage bouffi de sommeil, personne ne s'étonna de l'absence de

Diane.

Elle put donc apparaître tout naturellement, quand ils furent tous là, avec un cabaret portant les tasses et une pleine cafetière du précieux breuvage.

Ils la saluèrent, mais avec contrainte.

Il était évident qu'aucun d'eux n'aimait être réveillé comme ça.

– Vous n'auriez pas pu attendre à demain, pour dénoncer le coupable, dit le préfet d'un ton aigre.

– Figurez-vous que non ? murmura Diane avec un sourire angélique.

– Et pourquoi pas ?

– Parce que je n'aurais peut-être pas été vivante pour le dénoncer, dit-elle sans changer d'air.

Les hommes sursautèrent visiblement.

Mignolet, qui versait du café, déclara tranquillement :

– Vous ne nous jouez pas un mélodrame,

j'espère ?

– Oh ! non, répondit Diane. Je sais ce que je dis...

Elle se carra dans son fauteuil.

– Maintenant, à nos affaires.

Le maire bâilla.

– J'aimerais bien aller me coucher.

Detreich n'avait encore rien dit.

C'était le plus éveillé de tous et il observait Diane fixement, de ses yeux bleus pâles, sans expression, semblables à des yeux de poisson de mer.

– Voici, fit Diane. Je sais qui est le fantôme.

Le chef de police eut un soupir de satisfaction.

– Et vous allez nous l'apprendre ?

– Oui.

– Avec des preuves à l'appui ?

– Oui.

– Je vous écoute.

– Nous vous écoutons, dit le préfet.

Ils avaient tous chacun une tasse de café.

– Je vous ai dit cet après-midi que le fantôme devait nécessairement être l'un de vous...

Un silence embarrassant pesa sur les gens présents.

Le maire toussota.

– C'est... c'est une chose qui m'a fait bien réfléchir, dit-il.

– Moi aussi, dit le préfet.

– Ce que je disais, déclara Diane, ce n'était pas à la légère.

– Nous savons votre réputation, dit le chef de police.

Seuls, Detreich et Mignolet ne disaient rien.

Detreich regardait Diane d'un air intrigué.

Mignolet, lui, était attentionné à finir de préparer sa tasse de café.

– Or, je savais déduire selon les données connues.

– Évidemment, fit le préfet.

– Ce que je savais, c'était ceci, et c'était la chose la plus importante. Cinq cent quarante tonnes de marchandises avaient été volées.

– Diable ! fit le maire.

– Ce sont des calculs que me donna M. Mignolet.

Mignolet inclina légèrement la tête.

– Des estimés, simplement.

– Mais le chiffre est tout de même assez précis, fit le chef de police. J'ai un estimé, que j'ai gardé secret, de cinq cents cinquante tonnes.

– Vous voyez ? fit Diane.

– Je vois que c'est beaucoup de marchandises, admit le maire.

– Oui. Et c'est pourquoi j'ai considéré que ce renseignement était de beaucoup le plus important qui m'ait été donné.

– Sans doute.

– Car il m'apportait d'autres facteurs, ceux-là accusateurs.

– De quelle façon ? demanda Detreich, qui

parlait pour la première fois.

– Songez un peu. L'île n'est pas grande. La police, le préfet, n'importe qui ici en connaît tous les recoins.

– C'est juste, admit le chef de police.

– Or, dans l'espace d'un an, où cacher 500 tonnes et plus de marchandises ?

Ils se regardaient tous.

Le travail de déduction de Diane leur semblait formidable.

– Il fallait donc que le fantôme puisse disposer d'un moyen de transporter cette marchandise hors des îles.

– Voilà ! s'écria le maire.

– Donc il fallait que ce soit quelqu'un ayant un bateau.

Nouveau silence pesant.

– Un bateau rapide, fort, et ayant une cale assez grande pour y charger plusieurs tonnes à la fois.

– Vous avez... découvert... ce bateau ?

demanda Detreich.

Diane hocha la tête.

– J’y viens dans un instant... Il fallait que la baie eut un quai naturel, un endroit où le chargement de cette marchandise fut facile.

– Il y a un endroit comme ça dans la baie ?

– Oui, au pied de la falaise. C’est ce dont je suis allée m’assurer aujourd’hui.

– Bon, bon, bon, fit le policier.

– Et aussi, au même endroit, une cachette. Or, je crois que si quelqu’un prend la peine de descendre la paroi de la falaise, ou de la remonter, il y trouvera une grotte dans laquelle il y a probablement encore de la marchandise...

Personne ne bougeait.

On eut entendu voler une mouche.

– Mais ce n’est pas tout, continua Diane. La nature des marchandises volées, la facilité de leur transport, tout ceci me fait dire que le fantôme, ce n’est pas un homme, mais deux.

Et elle se mit à rire.

– Ce soir, cependant, le jeu est devenu si serré que le fantôme n’a été qu’un homme.

Le maire se mâchait la lèvre en la regardant.

Il semblait prodigieusement intéressé.

En un geste régulier et circulaire de sa cuillère, Mignolet observait Diane.

Detreich, renvoyé en arrière dans son fauteuil, s’était fermé les yeux à demi et la fixait à travers la mince ouverture.

Le chef de police et le préfet se regardaient, stupéfaits.

– Maintenant, voyons un peu lequel, ou mieux encore, lesquels d’entre vous ont joué au fantôme... D’abord, je vais mettre mon premier coupable en accusation.

Elle se redressa, pointa vers l’homme près d’elle.

– Voici le premier, et le chef, je crois, notre ami Mignolet.

De stupéfaction il laissa tomber sa tasse.

– Moi ?

– Oui. Et je vais le prouver.

– Prouver que moi... je suis le...

Il éclata de rire.

– Elle est bonne celle-là. Vous entendez, messieurs ? Moi, le fantôme.

Le chef de police eut un geste d'impatience.

– Laissez-la parler, je vous prie.

– C'est du plus haut ridicule.

– Pas tant que ça, rétorqua Diane. Voulez-vous une preuve, maintenant ?

– J'aimerais ça, en effet.

Diane sourit légèrement.

– Je vais commencer par la preuve la plus immédiate. Mignolet vous a raconté ce que nous avons fait à la baie, ce soir, ce qui s'est passé ?

Ils firent tous oui de la tête.

– Le fantôme est apparu dans les récifs. Maintenant, examinez bien l'ami Mignolet. Tout d'abord, il y a de cette espèce de mousse de mer, et débris d'algue qui se déposent sur les récifs

pendant le reflux de la marée. Il en a plein les semelles de bottes.

Mignolet, d'instinct, se leva le pied.

L'évidence était là.

– Elle est fraîche, vous remarquez ? fit Diane.

L'homme était pâle.

– Nous n'avions pas à descendre. Il n'avait qu'à rester en haut de la falaise. Mais il a de cette mousse qui devrait être à la semelle du fantôme.

Elle fit un geste pour les empêcher de parler.

– Ce n'est pas tout. Regardez les vêtements de Mignolet. Ils sont trempés. La pluie en haut trempait mais également. Lui est trempé d'un côté plus que de l'autre.

– Le côté du vent, tenta de protester Mignolet.

– Le côté de la vague, plutôt. Il serait facile pour vous messieurs de vous rendre compte que cette eau est salée... Donc, voilà, les preuves immédiates. Profitant de l'obscurité, Mignolet à joué pour moi la comédie du fantôme. Il risquait gros mais il l'a fait... Ce n'est pas tout...

– Je commence à croire que vous avez raison, dit le chef de police lentement.

– Mais oui, j’ai raison... Vous m’avez reconnue, monsieur le chef. Vous avez demandé à Mignolet de m’approcher. Il a protesté et il ne voulait pas. Il a donné des raisons qui semblaient plausibles... Mais il a oublié une chose...

– Laquelle ?

– Quand il est venu me parler, il a voulu me faire croire que c’était lui qui m’avait reconnue. Et que LUI voulait me voir prendre la cause.

Il allait parler, mais Diane l’interrompit.

– Je n’ai pas fini. En causant avec le chef de police, j’ai appris que vous aviez tout fait pour EMPÊCHER que je m’occupe de la chose. Cela ne cadrait plus du tout avec vos paroles hypocrites...

Elle se leva et alla se placer devant la porte, revolver à la main.

– Je prends mes précautions, dit-elle. Car maintenant, j’ai une dernière preuve à offrir. Je vous engage, monsieur le chef de police, à fouiller le navire de Detreich et celui de

Mignolet. Vous les trouverez pleins tous les deux.

Detreich avait bondit.

– Moi ? Ce n'est pas vrai !

– Mais oui, fit Diane calmement, mais oui c'est vrai et vous le savez.

Detreich en avait l'écume à la bouche.

– Vous mentez. Je n'ai rien à voir avec ces choses...

– Hélas, je ne mens pas, mon cher. Et je pourrais continuer encore longtemps. Mais nous avons des preuves concluantes. D'abord que Mignolet jouait au fantôme ce soir, sur les récifs. Ensuite qu'il masquait sa peur sous un sourire hypocrite... Quoique, à dire le vrai, sa perte, et la vôtre, Detreich, a été de se sentir trop confiant. Il a cru que son affaire était à toute épreuve. Malheureusement, il s'est trompé, comme vous voyez...

Elle se mit à rire doucement.

– Il a même essayé de me tuer, ce soir, en revenant... Et je m'y attendais si bien que j'ai fait

convoquer tout le monde immédiatement.

– La chose me surprenait un peu, avoua le maire.

– Je n’avais pas beaucoup de choix, dit Diane. J’étais certaine que si je ne le faisais pas ce soir, Mignolet tenterait de me tuer durant la nuit.

Elle eut une grimace amusée.

– Son hôtel est propre mais les portes verrouillent mal. Et j’avais envie de dormir une bonne nuit de sommeil...

Il se fit un bruit dans le hall.

Madame Mignolet entra dans le salon, écartant Diane pour passer.

– Si vous trouvez que les preuves apportées par mademoiselle Roy ne sont pas suffisantes, dit-elle, je vous en donnerai d’autres, moi. Et si vous ne voulez pas accepter mon témoignage, il y a des gens qui sont prêts à venir expliquer ce qu’ils savent.

– Pourquoi ne parlaient-ils pas auparavant ? demanda le préfet.

– Parce qu'ils avaient peur de Mignolet, voilà ! Elle se tourna vers le chef de police.

– Vous vous demandez ce qui est advenu du jeune Moucheron ?

Elle pointa un doigt vers son mari.,

– De Kébrac aussi ? Demandez à mon mari. Il vous le dira. Et s'il ne veut pas vous le dire, je vous le dirai, moi. En voilà deux qui ne sont pas morts accidentellement, quoique vous en ayez décrété dans le temps.

Diane étendit les mains.

– Vous voyez ! Vous avez toute la preuve. Maintenant, mes chers amis, mon rôle est fini. Monsieur le chef de police, je vous rends les armes...

Épilogue

Le repos qu'avait anticipé Diane à Saint-Pierre et Miquelon, ce ne fut pas là qu'elle le prit.

Le lendemain matin, elle prit l'avion pour Sydney.

L'endroit n'avait plus aucun charme pour elle.

Et elle n'y entrevoyait plus aucun repos possible.

Elle prit le train pour Québec le surlendemain, après avoir passé la nuit à Sydney.

Depuis longtemps déjà elle avait envie d'aller enquêter sur une affaire dont les journaux avaient vaguement parlé un moment.

Cette histoire : le Trésor d'Anastasia.

Anastasia, l'une des filles du Tsar de Russie assassiné au moment de la révolution bolchevique.

Ne disait-on pas qu'elle était encore vivante ?

Des rumeurs circulaient. Anastasia habitait Londres, ou un petit village en Allemagne, ou l'Italie...

Mais la rumeur la plus fondée, c'était celle qui affirmait la présence d'Anastasia à Québec même.

Et aussi du trésor d'Anastasia, une somme fabuleuse en bijoux de la Couronne russe.

Elle prit donc le chemin de Québec.

Se disant, dans le train, qu'il n'y avait pas de meilleur titre à donner à cette prochaine aventure, que LE TRÉSOR D'ANASTASIA...

Cet ouvrage est le 492^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.